

# Constater ou ne pas constater, voilà la question

"Un matin comme les autres" de Marcel Dubé. Mise en scène de Richard Martin. Décor de Germain. Costumes d'Yvon Duhaime. Musique de Ginette Bellavance. Eclairages de Serge Levac. Maquillages de Jacques Rivesi. Avec Robert Rivard (Max), Micheline Gérin (Madeleine), Marie Bégin (Claudia) et Marc Bellier (Stanislas). Production du Théâtre Populaire du Québec. A l'affiche à l'auditorium du Cegp de Maisonneuve.

par Martial DASSYLVA

"Un matin comme les autres" n'est certainement pas la meilleure pièce de Marcel Dubé. Sa verbosité est parfois gênante — un travers dont Dubé n'a pas toujours su se garder dans ses oeuvres les plus récentes — et le format du "jeu de la vérité" n'est pas des plus originaux, d'autant plus qu'il avait déjà été utilisé en 1965 dans "les Beaux Dimanches".

Et pourtant, sept ans après sa création à la Comédie Canadienne, la pièce tient le coup et, en dépit de ses défauts, elle touche encore et émeut au plus haut point. Pourquoi?

Probablement parce que à travers ce marivaudage de salon apprêté en jeu de la vérité, Dubé analyse et exprime un problème toujours présent et toujours actuel, celui de la maturation et du vieillissement.

C'est, pour ma part, l'aspect qui me frappe le plus dans cette reprise de "Un matin comme les autres" que le TPQ jouera ce soir et demain au Cegp Maisonneuve. Maturation psychologique d'abord et surtout, mais également maturation politique qui est présentée comme en filigrane et en contrepoint.

Max et Madeleine, les deux personnages-pivots et plus âgés de "Un matin comme les autres" le répètent à satiété: ils ont constaté. Cela signifie qu'ils en sont arrivés à la conclusion que les grands idéaux ne riment à rien, que la vie n'a guère de sens et que tout ce qui importe c'est leur bien-être et leur satisfaction personnels.

Ils se sont donc forgé en conséquence une existence à l'image de leur intérieur — magnifiquement rendu, du reste, dans le décor de Germain: froide, calculée et fonctionnelle.

Aucune ambiguïté majeure ne marque leurs rapports. Ils oscillent entre la haine et l'amour avec le détachement des vieux combattants qui en ont vu de toutes les couleurs, qui sont désormais bien bardés et qui ont ajusté leurs principes à leur vie. Ce sont, comme ils le proclament eux-mêmes, des "épaves", mais des épaves lucides, conscientes et, dans une certaine mesure, satisfaites.

De l'autre côté du ring, on retrouve Stanislas et Claudia, deux êtres neufs en apparence, en tout cas deux êtres que n'a pas encore écrasés la morosité générale. Claudia, par exemple, a beau reprocher à Stanislas d'être un révolutionnaire de salon; il reste que l'un et l'autre n'ont pas décroché.

Dans un premier temps, l'affrontement, qui prend tantôt l'allure d'un duel tantôt celle d'un combat par équipes, se situe simplement au niveau verbal du persiflage, de la remarque acide et de l'insinuation vicieuse.

Chacun des belligérants y va de son entourloupette ou de sa prise.

Mais cela devient beaucoup plus sérieux dès que Madeleine entraîne Stanislas dans une baignade tardive et indirectement au lit, laissant Max et Claudia en tête-à-tête. Ces derniers se découvrent mutuellement et, un instant, pris du vertige libérateur, croient qu'il pourrait en être autrement. Qui ne rêve, en effet, de ces oasis, à la fois étapes et tremplins, à partir desquelles, faisant table rase du passé, on pourrait se ménager un avenir différent?

Les couples se reforment, la crise se résorbe, du moins

pour Max et Madeleine, mais tout le monde sort de cet exercice de psychologie des profondeurs un peu plus meurtri, un peu plus vidé et un peu plus désespéré qu'auparavant. Chez Dubé, les matins, même quand ils sont comme les autres, laissent toujours la bouche amère.

Le problème de la maturation politique se greffe directement sur celui de la maturation psychologique, et encore là le cynisme de Max aura assez facilement raison du nationalisme dérisoire et un peu oratoire de Stanislas, dont la pensée politique, comme la vie d'ailleurs, se concrétise mal.

Dans la production du TPQ, le metteur en scène Richard Martin a tâché de surmonter le statisme de la pièce en orchestrant une série de mouvements qui donnent parfois l'impression d'être gratuits mais qui, tout compte fait, contribuent à créer une atmosphère qui est tout à fait dans la logique de l'oeuvre.

Quant à la distribution, elle est menée par Robert Rivard qui, dans le rôle de Max, fait l'une des créations les plus solides et les mieux équilibrées de sa carrière. L'ouvrage est à peu près impeccable.

Comparés à lui, les trois autres comédiens de la distribution sont moins impressionnants, quoique chacun d'eux parvienne à mettre plus particulièrement en relief certains aspects des personnages en cause: Marc Bellier, le côté prêcheur de Stanislas, Micheline Gérin le côté tête légère de Madeleine, et Marie Bégin le côté un peu bêcheur de Claudia.

A tous ces éléments s'ajoute un accompagnement musical de Ginette Bellavance, lequel traduit bien le caractère un petit brin nostalgique du monde de Marcel Dubé.